5.

LETTRE

A MADAME

LA MARQUISE DE ***

AU SUJET DE L'ODE

SUR

LES CONQUÊTES DU ROI.

A AMSTERDAM,

M. DCC. XLIV.

Pindarum quisquis studet æmulari
JULE, ceratis ope Dædaleâ
Nititur pennis, vitreo daturus
Nomina Ponto.

Hor. Od. 1. L. 4.

LETTRE
A MADAME
LA MARQUISE DE ***
AU SUJET DE L'ODE
SUR
LES CONQUÊTES DU ROI.

QU'IL eſt difficile, Madame, de ne pas vouloir ce que vous voulez ! Mais quelle juſtice eſt la vôtre de me commander un ouvrage, qui ne ſeroit qu'un jeu pour vous & dont vous vous acquiteriez infiniment mieux que moi ? Née avec ce goût fin & délicat, qui caractériſe votre ſexe & qui fait le modele du nôtre, vous cultivez les Lettres moins par occupation que par amuſement. Le titre de Savante & de Bel-Eſprit, eſt ſelon vous un poids toujours à charge à la perſonne qui en eſt décorée : vous ne voulez pas paroître réünir en vous ces deux rares qualités, pour n'avoir point à les ſoutenir. Vous pourriez cependant le faire ſans vous gêner en aucune façon : il vous ſuffiroit de paroître au grand jour telle que vous êtes ; & c'eſt, dites-vous, préciſément ce que vous ne voulez pas hazarder. Si je n'oſe blâmer cette réſolution, dès qu'elle vient de vous ; je ne puis auſſi m'empêcher de vous dire, que le Public déſavoueroit votre modeſtie, ſi vos talens ſe manifeſtoient à ſes yeux.

Mais vous, Madame, qui ne ſentez que trop combien il eſt plus sûr d'être ſpectateur du combat, que d'entrer ſoi-même en lice ; pourquoi ne vouloir pas que les autres jouiſſent des avantages de la neutralité ? Pourquoi m'ordonnez-vous de paroître ſur ce grand théatre de la République des Lettres,

sans considérer s'il m'est aussi facile, qu'à vous, d'attirer sur moi l'attention du Public ? De grace, Madame, n'usez point de tout l'empire que vous avez sur moi. Si, dans une de nos conversations badines, je me suis égayé sur *l'Ode au Roi* aux dépens de son Auteur, c'étoit plutôt pour passer le tems que pour critiquer, & j'étois bien éloigné de cette intention maligne que vous m'imputez. Je respecte trop notre Poëte, pour oser porter une main critique sur ces ouvrages. Il a des talens : un célébre Ecrivain de nos jours les vante : ses Jugemens sont des Arrêts sûrs & j'y défére avec tout le Public.

J'ai beau me retrancher avec vous sur ma répugnance naturelle, pour tout ce qui s'appelle Critique ; vous ne m'en croyez pas sur ma parole. C'est, dites-vous, une défaite, dont je me sers pour vous échaper : mais vous n'êtes pas la dupe de mon stratagême. Je vous suis connu : mon unique plaisir est de rire aux dépens d'autrui ; & je ne sors point de mon caractere en suivant la loi que vous m'imposez. Enfin l'Ode en question n'est point une Ode, à proprement parler : ce n'est qu'un amas de stances mal-adroitement cousuës. Vous n'y trouvez point ce fil imperceptible, que les grands Maîtres seuls savent saisir, & sans lequel ce Poëme n'est qu'un tout monstrueux &, comme dit Ovide :

. . . . . *Rudis, indigesta que moles.*

Le détail ne vous en paroît pas meilleur que le plan. Les louanges que le Poëte donne à son Héros sont des impertinences ; & vous le trouvez d'autant moins excusable, qu'il avoit devant les yeux un Sujet dont les traits, exprimés fidelement par un pinceau hardi & délicat, auroient formé un magnifique tableau de Valeur & de Prudence que les François auroient vu avec plaisir, & que l'Europe n'auroit pu désavouer. C'est, je pense, Madame, ce qui vous pique le plus, & qui vous fait dire que le Critique de plusieurs bons ouvrages doit être critiqué à son tour. Vous prétendez d'ailleurs que je n'aurai pas beaucoup de peine ; puisque le sien, bien loin d'égaler ceux qu'il a attaqués, fourmille de défauts ; & si vous m'ordonnez d'en marquer les taches, c'est moins pour détromper le Public, que pour rabattre l'orgueil de ce nouvel

vel Icare, que sa folie plaçoit déja dans les Cieux parmi les plus grands noms, & qui va désormais ramper sur la terre avec les plus vils insectes du Parnasse.

Je conviens avec vous, Madame, que son Ode ne lui fait pas honneur. Je crains même qu'il n'éprouve le sort de cet Historien d'Alexandre, à qui ce Conquérant défendit, sous peine de la vie, de continuer l'histoire de ses exploits. Jugez après cela s'il ne sera pas assez puni de sa témérité, sans vouloir encore augmenter son infortune par un tableau public de son ignorance?

Toutes ces raisons devroient vous suffire, Madame; mais vous ne voulez point y entendre. Vous les regardez même comme un manque d'empressement de ma part, à ce qui peut vous faire plaisir. Vous allez plus loin: vous me menacez de votre disgrace, si je tarde à vous satisfaire. En ce cas, Madame, je ne sçais qu'obéir; & j'aime encore mieux hazarder ma réputation que perdre votre estime & votre amitié. Je me flate au reste que vous me tiendrez compte de mon obéissance, & que quelque succès que puisse avoir auprès du public la démarche où vous m'engagez, vous vous souviendrez toujours que je ne l'ai faite que par soumission pour vous. Dans cette espérance, j'entre en matiere.

On ne peut sans injustice réfuser à notre Pindare une grande connoissance de la Mythologie. Dans une Strophe, par exemple, il a sçu rassembler toutes les grande Divinités de l'humide Empire, *Thetis*, *Amphitrite*, *Neptune* & dans la premiere presque toutes celles du Tartare, *des Serpens*, *la Mort*, *les Furies*, *les Gorgones*. Il est vrai, Madame, & j'en tombe d'accord avec vous, que cette connoissance ne fait pas le Poëte. C'est ce Génie qui est un présent de la nature, & que l'art n'imite jamais qu'imparfaitement: c'est cette hardiesse dans les pensées, ces grands coups de Pinceau qui font de tout ce qu'on veut peindre des Images si ressemblantes & si vives qu'elles frapent également les yeux du vulgaire & ceux de l'homme d'esprit: enfin c'est cet art admirable & si peu connu, qui fait regner dans une Ode l'ordre au milieu du désordre même. C'étoit-là la grande regle que Monsieur l'Abbé Fréron il devoit suivre: mais, pour avoir voulu trop imiter Pindare, s'est égaré & il justifie en sa personne la prédiction d'Horace,

que je lui retrace à la tête de cette Lettre par forme d'avertiſſement. Il auroit donc mieux fait de ſuivre ſimplement ſon génie ; il eût mis, ſinon plus de penſées, du moins plus d'ordre & de liaiſon dans ſon ouvrage ; au lieu que ce n'eſt qu'un cahos d'un bout à l'autre, comme je vais le prouver en le ſuivant pas à pas.

Voici en peu de mots tout le plan de l'Ouvrage. La GUERRE va prendre le Roi & le méne comme par la main contre ſes ennemis : elle figure par-tout avec le Héros, & elle eſt chargée de nous raconter preſque tous ſes Exploits. D'abord cette Divinité barbare eſt peinte, comme je l'ai déja remarqué, à l'aide des Furies, des Gorgones, &c. Le Peintre à ſaiſi l'acceſſoire & négligé le principal. Il devoit nous montrer la Guerre telle qu'elle eſt elle-même, telle à peu près qu'on ſe la repréſente ; c'eſt-à-dire, toute dégoûtante de ſang, le viſage enflammé, les yeux étincelans & hagards, la bouche écumante, une épée d'une main, un flambeau de l'autre, &c. Les Furies & les Gorgones ſeroient venuës enſuite & auroient ſervi d'ombres au tableau.

Le MONSTRE ſuivi de ſon cortege infernal va fraper à la porte du Roi. Je ne ſais ſi le Poéte a ſenti que le Portrait qui précéde n'étoit pas aſſez reſſemblant, car il lui fait décliner ſon nom.

Ouvre, dit-il, je ſuis la GUERRE.

Après s'être ainſi annoncé, il préſente au Roi une épée trempée dans les eaux infernales,

Et qui va l'être dans le Sang.

Ce vers n'eſt-il pas de plus nobles ?

Mais voyons la Harangue que la GUERRE fait *au plus pacifique des Rois*, pour l'engager à la ſuivre. Le premier motif qu'elle lui met devant les yeux, c'eſt que quoique *ſon Diademe ait la Clemence pour ſoûtien*, cependant ....

Sur des Rivaux mercenaires,
Ivres d'exploits imaginaires,
C'eſt aſſez verſer de bien-faits.

Ce

Ce motif paroît pressant lorsque ces trois vers, un peu obscurs par eux-mêmes, sont éclaircis par les suivans qui leur servent de commentaire.

L'ennemi, que ta vertu blesse,
Taxeroit enfin de foiblesse
La juste horreur de mes forfaits.

Auroit-on jamais cru la GUERRE assez humble pour dire elle-même que ses démarches sont des forfaits qui meritent une juste horreur ? C'est tout ce que la PAIX pourroit dire contr'elle.

Le MONSTRE rapporte ensuite les exemples d'Achile, de Titus & des Ancêtres du ROI. Quant au premier il s'aplaudit d'avoir rompu son fatal *silence* (expression bien propre & energique) & de l'avoir arraché des bras de Déidamie pour l'envoyer au Siége de Troie, qu'il décrit assez mal pour avoir présidé à cet évenement.

Quel sera le fruit de ce beau Discours ?

. . . . Le Héros surmonte
L'amour de son cœur pour la Paix :

Quelle noblesse de pensée ! Quelle richesse d'expression ! Le voilà donc enfin persuadé :

Sur le Char de la Guerre il monte,
Couvert de nuages épais :
Un noir tourbillon les enleve ;
Envain l'Astre du jour se leve,
Le Ciel voit pâlir ses couleurs ;
Et de la nature attristée,
Du Monstre l'haleine empestée
Desséche les fruits & les fleurs.

Dans cette course Poétique le Héros n'a pas dû s'ennuyer. Il étoit en si belle compagnie & avoit sous les yeux des objets si capables de le réjouir ! Cependant j'ai entendu dire à quelqu'un, qui vouloit sans doute badiner, qu'il étoit heureux

pour

pour nos plus belles Provinces que cet étonnant voyage n'eût existé que dans l'imagination du Poéte ; que le ROI n'auroit pas goûté ce plaisir si pur, de voir ses peuples accourir en foule sur son passage & lui témoigner leur amour, par de continuelles acclamations de joie. Mais l'Auteur vouloit peindre, ou plutôt achever le Portrait ébauché de la GUERRE : il vouloit nous faire frissonner d'horreur, & il a réussi. *L'haleine empestée du Monstre* nous a fait trembler pour des jours précieux à tous les François.

Cependant qu'aperçoit le ROI à son arrivée sur les frontieres des ennemis.

> De vils esclaves de la crainte
> Se précipiter dans l'enceinte
> De leurs inutiles remparts.

Ce trait n'est-il pas bien propre à relever la valeur de notre Monarque ? Mais cette bévue va bientôt être corrigée. Dans la Strophe suivante, ce même ennemi, *vil esclave de la crainte*, est tout-à-coup transformé en Lion qui *remplit l'air de ses rugissemens*, &c. Il est vrai qu'il est *effrayé de nos appareils* : mais il ne cesse point d'être Lion, animal qui ne fut jamais le simbole de la timidité. S'il *tremble*, s'il *récule*, c'est qu'il reconnoît dans son ennemi une superiorité de force & de courage : en un mot,

> Dans LOUIS il croit voir Hercule
> Le destructeur de ses pareils.

Je ne sais pourquoi les Grands Hommes de nos jours ne peuvent briller que par comparaison avec ceux des tems passés. Nos Héros modernes ne seroient-ils que des Cometes qui emprunteroient leur éclat des Soleils de l'antiquité ? Il me semble cependant qu'ils les valent bien, & que, s'il étoit nécessaire de mettre LOUIS XV. en parallele avec un Héros, son Immortel Bisaieul se présentoit plus naturellement à l'esprit qu'Hercule, & auroit été plus capable de faire trembler le Lion Belgique.

Mais laissons un moment ce Lion : nous aprendrons 4. Strophes

Strophes plus loin ce qu'il devient. Lifons en attendant la defcription de l'intrepidité du Roi ; elle ne peut manquer de nous faire plaifir, parceque ce n'eft pas la peinture d'un objet chimérique : nous pouvons nous en raporter à Bellone qui en eft fi charmée, fi tranfportée de joie, qu'elle avoue le Roi pour fon fils.

Courage mon fils, lui dit-elle ;
Combats, triomphe fous mes yeux, &c.

Qu'il eft doux ! Qu'il eft flateur d'être le fils d'un Monftre ! La Strophe qui fuit fe lit avec plaifir :

Mais tandis que ma voix rapide
T'arrête au milieu des hazards,
Quel eft ce Guerrier intrépide
Qui brave les horreurs de Mars ?
Mes yeux peuvent-ils méconnaître
L'augufte fang qui le fit naître ?
C'eft le tien ; c'eft le Sang des Dieux :
CLERMONT tonne, le Ciel s'embrafe,
La Foudre gronde, tombe, écrafe
L'antre du *Lion furieux.*

On eft fur-tout charmé du courage de ce *Guerrier intrépide qui brave les horreurs de Mars.* J'aurois voulu feulement que le Poéte, après avoir déja ufé lui-même de la Métaphore du *Lion*, ne l'eût pas mife ici dans la bouche de Bellone. Peut-être n'a-t-il pu trouver d'autre moyen de lier cette Strophe avec la fuivante.

DE MENIN, l'animal farouche
S'enfuit à pas *impétueux* ;
Et va du malheur qui le *touche*
Glacer fes vengeurs faftueux :
Dans fa fureur il mord leurs armes ; &c.

Ce Lion, qui mord les armes de fes vengeurs, ne nous peint-il pas bien fon défefpoir ?

Bellone vient de fournir trois Strophes d'une haleine ; elle doit

doit être essouflée & a besoin de repos. Cependant rien ne m'avertit qu'elle va cesser de parler; & je ne puis savoir que c'est le Poëte qui réprend, si je n'avance en tatonnant une Strophe & demie plus loin. Ce défaut de liaison me fait croire, Madame, que vous avez eu raison de soupçonner que cet ouvrage n'étoit pas sorti d'une seule plume. En ce cas il ne faut pas s'étonner qu'il soit si bien assorti. Quoi qu'il en soit, je franchis le fossé, & je trouve de l'autre côté la description d'un rocher qui ose briser les flots d'Amphitrite; Thetis irritée attaque ce Tyran des Mers

Les vents sécondant sa vengeance
En font le jouet de leurs coups

N'est-ce pas une chose assez singuliere de voir un rocher balotté par les vents, sans doute au milieu des airs; car c'est ce que signifient ces termes: *en font le jouet*, & le Poëte a voulu rendre le *verrantque per auras* de Virgile. Un autre auroit dit simplement, *le font succomber sous leurs coups.*

Mais à quoi sert cette heureuse description ? à faire une comparaison avec la Ville d'Ypres, à nous apprendre que,

Non moins sublime, non moins ferme,
Par ses boulevards redoutés,
YPRES prétendoit mettre un terme
Au cours de nos prosperités.

Que peut-on dire de ce premiers vers? Qu'il rime avec *terme.* Passons ceci à notre Poëte en faveur de la description de la prise d'Ypres, en faveur des nuages artificiels qu'il fait élever dans les airs : vous croiriez qu'ils sont formés par la fumée de notre artillerie, ou des maisons embrasées; point du tout : ce seroit chose trop commune : ce sont les *cendres* des Tours embrasées qui les *font.*

BELLONE a ouvert la scéne, il faut aussi qu'elle en fasse la clôture. Cette Divinité s'éleve donc sur les débris de Menin & d'Ypres; assise sur son Trône d'airain soutenu par des monceaux *de funérailles*, elle contemple avec joie les ravages qu'elle cause sur la terre; elle s'aplaudit sur-tout de voir que,

CONTI

CONTI *s'indigne* de l'obſtacle
Des rocs ſous ſes pas rénaiſſans.

C'eſt dire peu de choſe. Un Poëte vulgaire, par exemple, pourroit bien *s'indigner* de l'obſtacle des bornes étroites de ſon génie: mais, les franchiroit-il pour cela ? Je paſſerois cependant la foibleſſe de cette expreſſion, ſi l'orgueil des Monts *démenti*, qui vient enſuite pour nous apprendre que le GRAND CONTI renverſe & foudroie ces rocs, exprimoit aſſez noblement de ſi grands exploits. Il faut avouer que la penſée qui termine cette Strophe eſt fort bonne.

Et ces roches du Ciel voiſines
Dans l'Hiſtoire de leurs ruïnes
Verront Annibal & CONTI.

La Guerre tourne ſubitement ſes regards vers l'Allemagne. Je paſſe l'apoſtrophe qu'elle fait au Prince Charles, pour l'entendre annoncer aux François une paix prochaine & le retour de l'âge d'or. Cette prédiction me fait plaiſir : mais eſt-il naturel de la mettre dans la bouche de la Guerre ? N'auroit-il pas été plus convenable que la Paix ſe préſentant à ſes yeux l'eût fait frémir d'horreur & l'eût obligée de ſe plonger aux noirs abîmes avec

L'horrible amas de ſes victimes,
La Mort, le Tumulte & l'Effroi.

BELLONE auroit pu, pour ſe conſoler,

..... Dans les demeures ſombres,
Etonner les plus fieres Ombres
Des triomphes de notre Roi.

A cet examen détaillé de la piéce, j'ajouterai quelques réflexions qui ſeront comme une eſpèce de récapitulation.

L'Auteur ne devoit point donner la Guerre pour guide à ſon Héros. Il n'étoit pas difficile de choiſir une Divinité convenable aux vertus de Louis XV. Pallas, Deéſſe de la Valeur

&

& de la Prudence, se présentoit tout d'abord, & c'auroit été un éloge vrai & digne du Roi de l'appeller fils de Pallas. Par là le Poéte auroit évité le défaut de jugement qui regne dans toute la Pièce.

A l'égard des comparaisons, l'ouvrage, comme vous savez, Madame, en est plein. Il est vrai que, dans un morceau de Poésie tel que l'Ode, elles répandent une agréable varieté; mais il faut, pour y produire cet effet, qu'elles soient justes, nobles & précises, & sur-tout qu'elles n'abaissent point le Héros dont on fait l'éloge. Celles de notre Poéte manquent de toutes ces qualités.

Les portraits qu'il a prodigués ne me paroissent pas mieux frapés que les comparaisons; ils n'ont point, selon moi, cette force & ce coloris que la main des Grands Maîtres sait leur donner.

Il n'a pas été plus heureux dans les transitions. Il n'a pas su leur donner cette legereté, cette délicatesse qu'elles doivent avoir, qui consiste à conduire le Lecteur d'objets en objets presque sans qu'il s'en aperçoive; ou quelquefois à le détacher adroitement de celui qui l'occupe, pour le porter ensuite rapidement vers un autre & l'y attacher si fortement, si agréablement, que l'esprit, quoiqu'il se sente écarté de la route, ne résiste point au charme puissant qui l'entraîne. Mais ceci est le talent des Grands Maîtres tels que Pindare, Horace, Rousseau.

Voilà, Madame, ce que je pense de l'Ode adressée à Sa Majesté. Je pourrois m'étendre davantage; mais je crois en avoir dit assez & sans doute trop pour l'Auteur. Je craindrois même qu'il n'en fût accablé si je n'aprenois dans le moment qu'un second doit l'aider à en porter la honte, comme il espéroit en partager la gloire. Les réflexions, que je vous ai entendu faire, sont presque les seules dont je me suis servi. Heureux, si j'avois pu leur donner ce brillant qu'elles auroient acquis en passant par vos mains! Je les abandonne telles qu'elles sont au Public, & quoi qu'il en puisse arriver, j'aurai toujours l'avantage de vous avoir donné une marque de l'entiere soumission avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant.